

L'idée de « conception de la réception » comme problème de modélisation

Note de synthèse pour l'association MCX-APC, novembre 2021

Louis Vitalis

Laboratoire de Modélisations pour l'Assistance à l'Activité Cognitive de la Conception (MAACC, UMR MAP)

En architecture, et plus généralement dans le bâtiment, la « réception » concerne la phase lors de laquelle, une fois l'édifice construit, le client reconnaît que la réalisation est conforme au programme et à ses diverses exigences, techniques et autres. Au-delà de cette acception juridique du terme, la sociologie peut, de son côté, examiner la « réception » telle qu'elle est pratiquée par l'usage des édifices. Dans les deux cas « réception » est à entendre ex post.

Or la conception des édifices précède leur réalisation et le concepteur doit bien imaginer de quelle manière l'édifice sera pratiqué et se faire une idée de sa « réception » ex ante. Quelle place tient alors la « réception » dans l'ordre de la « conception » ? Telle est la question soulevée ici par Louis Vitalis dans un texte qui résume un travail de recherche ayant fait l'objet d'une thèse soutenue au Conservatoire National des Arts et Métiers en décembre 2019. L'auteur la présente en insistant sur l'approche « constructiviste » qu'il tient pour décisive sur laquelle il insiste, ce, sans charger sa présentation des démonstrations à caractère épistémologique qui soutiennent la thèse, auxquelles le lecteur pourra se reporter pour des développements plus approfondis¹.

Il aborde ainsi une question que l'on peut tenir pour cruciale à l'endroit d'une connaissance de l'architecture puisqu'une réception à venir doit, d'une manière ou d'une autre, être imaginée par l'architecte. Si son effectivité peut donner lieu à un examen ex post et s'avérer par la suite positive ou négative, tel n'est pas l'objet poursuivi, mais bien celui de la prise en compte de la réception dans la conception. Gageons que la question ici posée au sein du domaine de la conception architecturale pourra trouver des échos dans la conception en général.

Philippe Boudon

La conception, la réception, à chacune sa place ?

L'origine de cette réflexion tient au fait que l'architecture n'est pas qu'un artefact matériel physique, mais produit aussi des effets psycho-sociaux lorsqu'elle est reçue par divers individus et groupes qui l'habitent. L'architecture se tenant ainsi à la croisée de processus de conception et de réception pose des questions récurrentes quant à la relation entre intentions et réalisations, entre représentations cognitives et productions sociales. Mais les problèmes apparaissent lorsque l'on approche la question au niveau des connaissances scientifiques impliquées.

Les notions de « conception » et de « réception » renvoient dans la pratique de la recherche en architecture à des mondes disjoints. Il est tentant de croire que la conception et la réception recouvrent alors des réalités disjointes. La conception d'un édifice précède son existence. C'est-à-dire qu'il y a un processus mené par les architectes et leurs collaborateurs, un travail plus ou moins inventif, collaboratif ou cognitif dont l'édifice est le fruit. Le terme « conception » renvoie à l'architecture du point de vue de sa genèse. Une fois construit, l'édifice fait l'objet d'une réception qui succède à la conception. C'est-à-dire que l'édifice est perçu, habité, utilisé, pratiqué, apprécié, critiqué par des récepteurs multiples (locataires, passants, critiques d'architecture...). Le terme de « réception » renvoie à l'architecture du point de vue des effets qu'elle produit. On peut considérer un premier niveau de complexité provisoire considérant que l'architecture est à la fois formée et formante.

¹ Louis VITALIS, « Modéliser le processus de conception architecturale à l'aune d'une « conception de la réception ». Étude épistémologique. » thèse, Conservatoire National des arts et métiers, sous la direction de François Guéna, 2019. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02454109>

Au plan épistémologique on a, d'un côté, les sciences de la conception qui construisent des modèles s'efforçant de décrire les processus de conception par lesquels les architectes explorent des solutions, raisonnent, se construisent des représentations et agrègent des contraintes et des points de vue multiples pour projeter une architecture. De l'autre côté, la sociologie des usages, la psychologie de l'appropriation, les neurosciences de la perception, l'anthropologie et la géographie urbaine... des sciences que l'on regroupera par commodité sous le terme de « sciences de la réception », décrivent, avec leurs modèles, les modalités par lesquels des personnes usent, s'approprient, perçoivent, habitent des architectures et parfois des villes. Un même objet architectural peut être étudié sous l'angle de sa conception et sous l'angle de sa réception, mais impliquera alors des points de vue divergents. En cela, l'expression « conception de la réception » semble étrange et partant apparemment dénuée de signification.

Ce sont des modélisations construites dans des univers conceptuels différents. Les réalités que ces modélisations permettent d'éclairer sont dépendantes du modèle avec lequel on les observe. Pourtant la construction n'est pas une et définitive, il est toujours possible par principe de construire d'autres modélisations.

La « conception de la réception » au sens faible : la prise en compte

L'idée de « conception de la réception » entend pourtant désigner quelque chose, à savoir le fait qu'au sein même de la conception, la réception se conçoit. Ce qui se passe après la construction de l'édifice est projeté pendant la conception de l'édifice. Pour le dire autrement, pendant le processus de conception de l'édifice, la réception future de cet édifice — encore à l'état de projet — est anticipée, inventée, imaginée. Cette définition en tant qu'elle est *intensionnelle* peut paraître abstraite. Il est possible de procéder également de manière *extensionnelle* en montrant quelques cas empiriques auxquels l'expression « conception de la réception » s'applique :

- (1) Le Corbusier s'interroge sur des immeubles de grande hauteur qu'il est en train d'imaginer grâce aux moyens techniques de son époque : « j'ai cherché patiemment la hauteur d'habitation qui puisse prétendre à rester humaine. Je ne voulais pas m'évader dans la théorie, la stratosphère, et mettre mes habitants dans des conditions devant lesquelles se cabreraient le sentiment et plus que cela, les réflexes psychophysiologiques. J'ai admis une hauteur raisonnable d'immeubles de cinquante mètres². »
- (2) L'architecte Bernard Tschumi au cours du processus de conception du parc de La Villette à Paris imagine une situation dans laquelle une personne est en train de « patiner dans la serre tropicale au son du piano³ ». Cette situation a lieu à l'endroit d'une des folies qui peuplent le parc, la folie 20. Cette folie prévoit alors d'accueillir un piano-bar, elle jouxte une serre tropicale et est traversée par une piste de patin à roulettes. Cette rencontre est le résultat d'un processus qui, selon la doctrine dite « déconstructiviste » de l'architecte, fragmente les éléments des projets et les fait se rencontrer de manière inattendue.
- (3) L'architecte Peter Zumthor réfléchissant à sa manière de concevoir des projets et aux exigences qu'il poursuit, note « Puis-je comme architecte créer quelque chose qui constitue vraiment une atmosphère architecturale, cette densité, cette ambiance unique, ce sentiment de présence, de bien-être, de beauté ? Ce qui a un moment donné fait la magie du réel et sous le charme de quoi j'éprouve, je vis quelque chose que sans cette qualité, il ne me serait jamais donné de vivre, cela peut-il se créer⁴ ? »

² LE CORBUSIER, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris, Gonthier, 1965, p. 76.

³ Bernard TSCHUMI, « Bernard Tschumi le parc de La Villette. Entretien avec l'architecte (entretien avec Jacques Lucan) », *AMC*, 6, 1984, p. 34.

⁴ Peter ZUMTHOR, *Penser l'architecture*, trad. fr. Laurent AUBERSON et trad. fr. Yves ROSSET, Bâle, Birkhäuser, 2010, p. 85.

Mais voilà, ces cas, considérés du point de vue des sciences de la conception ou des sciences de la réception, entrent dans un modèle ou dans l'autre. Les sciences de la réception peuvent s'emparer de ces exemples en considérant qu'au (1) s'applique par exemple des considérations de psychologie environnementale concernant des facteurs jouant un rôle dans le sentiment de confort et de vertige. Le (2) peut être discuté du point de vue de l'anthropologie de l'espace public, des pratiques culturelles et créatives, du fait qu'elles soient répandues ou rares, des facteurs économiques et sociaux qui les déterminent. Le (3) peut être pensé avec le champ des neurosciences en évoquant les fonctionnements cérébraux et l'émergence d'émotions liées à des perceptions de lieux et de ressouvenirs. Mais il est à noter qu'il s'agit, dans (1), (2) et (3), de réceptions modalisées, au sens d'attitudes propositionnelles : elles sont subordonnées à une proposition implicite du type « l'architecte pense que... ». Il n'est donc pas certains que ces sciences s'appliquent tout à fait. Il faudra revenir sur ce point plus avant.

Approchés au moyen des modèles des sciences de la conception, ces exemples sont décrits autrement. Le (1), s'il est étudié avec le modèle de l'architecturologie, peut être considéré comme l'opération de référenciation consistant à faire référence aux usagers du logement (et aux phénomènes perceptifs en jeu) qui entraîne selon une échelle fonctionnelle (tenir compte de la destination de l'espace) un découpage de la hauteur maximale (entité à mesurer) et son dimensionnement corrélatif selon une pertinence consistant à ne pas troubler l'habitant⁵.

Le (2), s'il est étudié avec le modèle FBS (*Function-Behaviour-Structure*),⁶ peut être considéré comme une opération de formulation (F->Be : *from function to expected behaviour*) considérant des fonctions requises par le programme tel une buvette, des parcours, des aires de jardin liées à différents types de végétaux. Le concepteur imagine que leur comportement soit de générer des rencontres inattendues. Il s'ensuit une opération de synthèse (Be->S : *from expected behaviour to structure*) qui consiste à imaginer un espace organisé de telle manière à inciter la rencontre par des croisements (piste de patin) et des juxtapositions (espaces proches sans cloisonnements).

Le (3), s'il est étudié avec modèle de la théorie C-K (pour *concept - knowledge*), peut être considéré comme la mobilisation de certains domaines de connaissance (espace K) liés aux atmosphères, aux ambiances et plus généralement à la phénoménologie de la perception pour formuler un concept (espace C) tel celui de « magie du réel » encore indécidable à ce stade d'énonciation, mais pouvant mener à la conception d'espaces pertinents⁷.

Dit en termes plus ordinaires, c'est-à-dire sans la précision conceptuelle de ces modèles, il s'agit très généralement d'opérations de prise en compte : l'architecte tient compte de quelque chose concernant la manière dont un édifice est reçu par des habitants (perception, programme d'usage, ambiances). Fort de cette considération, il peut concevoir son projet à partir d'une information qu'il considère pertinente. Cette manière de décrire la place de la réception, et donc des usages et expériences habitantes, dans la conception architecturale est la plus courante. Elle est importante. Mais elle forme en fait un cadre de pensée limitant. Ce n'est qu'une « conception de la réception » au sens faible du terme conception.

⁵ Au sujet du modèle architecturologique, voir Philippe BOUDON, Philippe DESHAYES, Frédéric POUSIN et Françoise SCHATZ, *Enseigner la conception architecturale. Cours d'architecturologie*, Paris, Editions de La Villette, 2000.

⁶ Au sujet du modèle FBS, voir John S. GERO et Udo KANNENGIESSER, « The Function-Behaviour-Structure Ontology of Design », in Amaresh CHAKRABARTI et Lucienne T. M. BLESSING (dir.), *An Anthology of Theories and Models of Design: Philosophy, Approaches and Empirical Explorations*, London, Springer, 2014, p. 263-283.

⁷ Au sujet de modèle C-K, voir Armand HATCHUEL et Benoît WEIL, « Entre concepts et connaissances : éléments d'une théorie de la conception », in Armand HATCHUEL et Benoît WEIL (dir.), *Les nouveaux régimes de la conception, langages, théories, métiers*, Paris, Hermann, 2014, p. 115-131.

La « conception de la réception » au sens fort : une représentation sans référent existant

On peut se demander de quel genre de chose l'architecte tient compte s'agissant de réception. S'il est encore en train de concevoir son édifice, l'édifice n'a pas encore de réception à proprement parler. De quoi s'agit-il alors ?

Dans une de ces intuitions fondamentales, l'architecture avait indiqué deux bornes fondamentales de l'espace de conception : la répétition et la réduction, c'est-à-dire une dynamique de reprise de choses déjà existantes perçues, et une dynamique de transformation, de changement⁸. La dynamique de reprise procède du modèle et c'est bien ce dont il est question dans la prise en compte : le concepteur s'est construit un modèle d'un processus de réception déjà réalisé dans l'espace vrai⁹ et il fait « comme si » ce modèle restait valable pour une situation future projetée. La prise en compte, c'est la conception comme reprise. Il y a, certes, toute une intelligence de la reprise qu'il ne faut pas mésestimer : savoir à quel type d'usage se référer, considérer sa pertinence, s'en faire un modèle adéquat... fait partie du génie cognitif de l'architecte. Mais ce n'est que la moitié de la conception ; on oublie la réduction. Pour exploiter le concept de « conception de la réception » au sens fort, il faut envisager comment des modèles de réception sont transformés, adaptés, modifiés, changés... pour aboutir à des réceptions qui n'ont pas nécessairement de précédents historiques.

Il est alors possible de procéder à une relecture de nos trois cas. Le (1) reste vraisemblablement un cas de prise en compte typique. Le sentiment et les habitudes perceptives des habitants sont des données que Le Corbusier tient pour acquises, il ne semble pas chercher à les transformer. Le (2) pose un problème majeur, car « patiner dans la serre tropicale au son du piano » représente un usage qui est trop fantasque, il n'a vraisemblablement pas été observé. L'originalité de l'usage est le résultat d'un travail de conception qui l'a précédé. Ce n'est pas un modèle repris à une situation existante. Il n'existe pas de référence dans le monde qui lui corresponde, c'est une représentation cognitive. Le (3) est un cas plus ambigu. Les qualités perçues dans des ambiances et atmosphères renvoient typiquement à des expériences réelles passées. Mais en donnant ce « quelque chose », englobant artefact et réception, comme objet d'une création possible dans l'interrogation finale, la possibilité d'une production d'ambiances singulières est ouverte.

La distinction conception/réception apparaît donc mal posée. Il est possible de la raffiner. D'une part, il est possible de distinguer ce qui concerne l'espace de la conception (*design space*) au sein duquel le concepteur manipule des entités qui n'existent pas encore, de l'espace vrai où se déroulent des processus de réception effectifs, publiquement observables. D'autre part, il est possible de distinguer l'architecture en tant qu'objet matériel de sa réception. Le croisement des deux distinctions produit le modèle quadriparti suivant :

	Espace de la conception	Espace vrai
L'objet architecture	Objet conçu (Oc)	Objet effectif (Oe)
La réception de l'architecture	Réception conçue (Rc)	Réception effective (Re)

⁸ Philippe BOUDON, *Introduction à l'architecture*, Paris, Dunod, 1992, p. 100-101.

⁹ L'espace vrai a été défini par Philippe Boudon en le distinguant de l'espace de conception. Dans l'espace vrai l'édifice a une existence indépendante du concepteur, ses mesures peuvent être relevées. Dans l'espace de conception l'édifice dépend des représentations et décisions du concepteur, ses mesures doivent être attribuées à l'édifice, elles n'existent pas indépendamment de ces choix. Philippe BOUDON, *Sur l'espace architectural. Essai d'épistémologie de l'architecture*, 2ème éd., Marseille, Parenthèses, 2003. Cette définition peut être généralisée puisque dès lors que l'on parle d'espace de conception (*design space*), comme c'est le cas en général dans les sciences de la conception, il s'agit d'un espace au sein duquel l'édifice n'existe pas encore.

Ce nouveau modèle doit alors permettre de se libérer de deux types de réticences qui peuvent avoir gêné la réflexion jusque-là. L'une concerne l'aspect improbable d'une causalité entre les intentions de l'architecte et la réception souvent en décalage, cette réticence s'associe parfois à un sentiment éthique concernant la possibilité d'un contrôle déterministe de la réception. Le modèle quadriparti permet de distinguer clairement désormais la réception conçue de la réception effective. Rien ne garantit qu'elles coïncident. La conception n'étant pas la réalisation. Le passage de l'une à l'autre est un problème distinct. Mais pour le poser, encore faut-il avoir l'esprit clair sur ce qui est d'abord conçu. Le plus généralement, la réception effective n'est pas produite directement à partir de la réception conçue, mais procède par l'intermédiation de l'objet conçu, ensuite construit selon le chemin Rc -> Oc -> Oe -> Re. Les plans que l'architecte transmet à l'entreprise ne concernent que les aspects matériels de l'édifice à construire. Bien sûr, d'autres types de médiations peuvent avoir lieu comme des présentations publiques à caractère didactique, des modes d'emploi, etc. Si l'architecte invente des réceptions originales ou nouvelles, il ne suit pas qu'elles se réalisent. Au parc de La Villette personne ne patine dans la serre tropicale au son du piano, et cela n'enlève rien à l'importance de cette idée pour la conception. On voit aussi que les processus participatifs ne changent rien à l'affaire : ils déplacent la question sur les acteurs de la conception. Mais que ce soit un architecte ou un habitant qui conçoive, n'enlève rien à la question de savoir quand leur conception porte sur l'objet, quand elle porte sur la réception.

La deuxième réticence consiste à remettre en cause l'intérêt ou l'utilité qu'il y aurait à s'intéresser à une réception conçue qui n'a pas de réalité publiquement observable. Au-delà du problème épistémologique que pose ce type d'approche utilitariste de la connaissance, il faut revenir sur ce terme de « réalité ». Les approches constructivistes rejettent l'idée d'une réalité unique et indépendante du sujet. Les réalités sont des constructions qui émergent d'interactions entre perception, action et cogitation, entre Empirie et Epistémè. En ce cas, la réalité de la réception conçue serait de nature cognitive. En tant qu'elle est une représentation construite par le concepteur, elle diffère de la réception effective qu'observe le sociologue. Le fait que la réception conçue ne se réalise peut-être jamais dans l'espace vrai ne devrait pas être un problème.

On peut considérer que le premier niveau de complexité évoqué plus haut, considérant l'architecture comme à la fois formée et formante, peut faire obstacle à la reconnaissance d'une complexité plus forte. Car parler d'architecture comme d'un processus formé et formant signifie souvent se maintenir à un niveau de réalité extra-cognitive. Au seul plan de la conception, l'architecture n'est pas formante, sinon sur le mode d'une projection qui ne se réalise pas toujours. Or, si l'on cherche à modéliser les processus de l'espace de conception, en tenant compte à la fois des objets conçus et des réceptions conçues, on se donne un jeu conceptuel plus riche et permettant de cerner une autre complexité : les aller-retour entre l'objet et la réception forment un réseau de processus de conception entrelacés particulièrement intéressants... ne serait-ce que pour comprendre la conception de l'objet qui constituera ensuite les plans de construction devenant alors objet effectif et produisant enfin une réception effective ! Le fait que des représentations cognitives soient souvent privées n'implique pas qu'elles ne jouent aucun rôle.

Il y a donc un potentiel qui reste invisibilisé par le modèle de la « prise en compte », c'est le processus d'émancipation du réel que produit le travail de la conception en tant qu'il est génératif. Le terme de « représentation sans référent existant » est alors proposé pour décrire ces réceptions conçues qui ne renvoient à aucun référent réel, mais sont des représentations cognitives résultant d'un travail de conception. C'est un défi pour les modèles des sciences de la conception qui traitent généralement la réception non comme la chose à concevoir, mais comme la chose en fonction de quoi concevoir l'objet.

Généralité ou découpage disciplinaire de la réception ?

Jusqu'ici le terme de « réception » a été employé, en le substituant occasionnellement par celui d'usage, d'expérience, de pratique, d'utilisation... ces termes doivent-ils réellement être considérés comme synonymes ? Il est légitime de s'interroger sur une telle substituabilité, mais il était important de retenir la question jusqu'ici. Posée trop tôt, elle aurait refermé la compréhension sur les modèles préétablis des sciences de la réception.

Pour traiter la question, il faut déployer l'approche constructiviste jusqu'à ce point terminologique. « Réception », « usage », « pratique », « utilisation », etc. sont des mots différents, certes, quant à savoir s'ils ont des significations différentes, cela ne peut être déterminé sans plus d'information. En particulier sans cadre de lecture, ou système conceptuel. Le problème de catégorisation aurait pu être élucidé dès le départ avec le cadre conceptuel des sciences de la réception : le système conceptuel construit par la sociologie des usages donne un sens précis au concept d'« usage » et le distingue du concept de « pratique ». Mais le même terme d'« usage » possède un sens différent selon qu'il est compris avec la sociologie des usages ou avec l'ergonomie cognitive.

Pourtant les termes circulent jusqu'en dehors de ces cadres conceptuels. Lorsqu'on les étudie dans un contexte de conception, ces termes sont prononcés par des concepteurs, non par des sociologues ou des ergonomes. De quoi parlent-ils alors ? Suivant l'idée du philosophe des sciences Georges Canguilhem selon laquelle « la nature n'est pas d'elle-même découpée et répartie en objets et en phénomènes scientifiques¹⁰ ». Il ne faut pas plaquer les découpages scientifiques sur ce qui relève ici de l'objet étudié : la conception est la « nature » que les sciences de la conception cherchent à comprendre. Dans le contexte d'un processus de conception, les différents termes « usage », « pratique », « réception », etc. n'expriment pas le résultat d'une observation scientifique ; ils correspondent à des représentations sans référents existants. Et sans référents, les distinctions des sciences de la réception ne sont pas décidables : on ne fait pas passer des entretiens semi-directifs aux habitants qui sont dans la tête du concepteur pour connaître leurs pratiques !

La pertinence du terme de « réception » est donc de se maintenir à un niveau de généralité qui est celui de l'opposition conception/réception. Pour le concepteur, la réception, c'est « ce qui se passe après ». Cette généralité se veut expressément non disciplinaire pour correspondre au niveau des concepteurs. Si ce niveau apparaît flou ou ambigu, c'est parce qu'il reflète l'indécidabilité dans laquelle se trouve la conception. On peut donc accepter une certaine substituabilité entre les termes désignant des réceptions conçues, parce qu'elle correspond à l'amphibologie d'un langage qui n'a pas d'autre choix pour parler de ce qui n'est pas encore là. Mais cette substituabilité n'est pas *salva veritate*.

Une objection peut être émise au sujet de cette caractéristique du référent absent des représentations de la réception : dans certains cas, l'architecte-concepteur connaît l'habitant qui sera le récepteur (lorsqu'il est aussi le client par exemple), il est parfois amené à se renseigner sur les usagers d'un site urbain sur lequel il intervient. L'idée de représentation sans référent comme concept explicitant les réceptions conçues ne supprime pas cette possibilité. Elle l'englobe dans un cadre plus large. Si les représentations sont construites à partir de référents qui ont existé à un moment donné, rien ne dit que ces référents seront identiques dans une situation future. Ne serait-ce que parce que la situation architecturale physique a changé et que ce changement de l'espace physique provoque une transformation du côté des processus de réception. Il n'est pas exclu de faire « comme si », en postulant que le futur sera semblable au passé. Le problème est d'en faire la seule manière de penser la conception.

¹⁰ Georges CANGUILHEM, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 2002, p. 16.

À ce titre, la question de la prédiction est révélatrice du cas particulier que pose la réception en tant que question anthropologique. Au sein d'un processus de conception, d'autres aspects sont soumis à l'incertitude et se vérifient après avoir construit l'édifice, ils ne posent pourtant pas les mêmes questions : la capacité d'une poutre à supporter sa charge ou l'ensoleillement d'une pièce un jour donné sont des questions qui peuvent être décidées avant que l'édifice soit construit. Cela tient au fait que la mécanique et l'astronomie sont des sciences prédictives. Les sciences humaines et sociales, en revanche, posent de questions épineuses quant à leur capacité à faire des prédictions. Elles sont souvent considérées comme non prédictives. L'existence d'un débat (lié notamment aux modèles multi-agents) montre la difficulté d'un traitement scientifique d'une pensée anticipatrice qui chez les architectes-concepteurs est plus intuitive, voire créative, que rigoureuse ou méthodologique. En dernier ressort, la liberté et l'agentivité des habitants, la complexité et l'ampleur des données à leur sujet forment un obstacle sinon éthique au moins scientifique à une éventuelle prédiction formelle et précise portant sur des phénomènes aussi généraux que celui de l'habiter.

Des opérations de « conception de la réception »

La question des opérations s'impose si l'on veut continuer à modéliser la conception architecturale en tenant compte des deux sous-espaces qui la composent désormais : un espace de la conception de l'objet un espace de la « conception de la réception ». Quelles opérations de conception peuvent alors être construites pour décrire les processus qui se déroulent dans ce nouveau sous-espace et pour décrire les passages d'un sous-espace à l'autre ? Quelques pistes peuvent être esquissées, bien que des approfondissements aujourd'hui encore soient nécessaires.

Si certains exemples particulièrement originaux, tel le (2), sont mobilisés pour le caractère saillant de la « conception de la réception », une construction visant la généralité doit aussi tenir compte de modalités plus banales et moins créatives par lesquelles elle s'exprime. Il ne s'agit pas en effet de traiter la conception comme un processus totalement déréalisant. Si considérer pleinement la conception de la réception ouvre à des processus de conception qui mènent à des projections fantasques, utopiques ou improbables, ce n'est qu'une possibilité théorique. La vocation de généralité de la théorie entend recouvrir une diversité de cas concrets sans préférence doctrinale. Comment alors comprendre le rapport à une réalité future, et tenir compte du fait que les architectes cherchent souvent à maîtriser les effets qu'ils produisent sinon à s'assurer pragmatiquement qu'ils sont plus probables qu'oniriques¹¹ ?

Une opération de reprise ou de répétition d'une forme de réception existante est sans doute à envisager¹². Il s'agit d'une opération consistant à prendre comme modèle un usage, une expérience de l'espace, une pratique urbaine... connus par l'observation directe, la médiation d'une étude des sciences de la réception, ou une culture générale. Cette réception — ou plutôt ce qui en a été retenu pour s'en faire un modèle — est importée dans l'espace de conception sans changement. Considérer ces reprises d'un modèle comme une opération, c'est déjà faire droit à l'agentivité du concepteur qui sélectionne une réception, sélectionne dans cette réception des traits pour lui pertinents de manière à s'en faire un modèle, explore différentes formes de réception et modélisations possibles pour les reprendre... c'est un ensemble d'actes intentionnels qui sont donc en jeu. Ensuite, une réception ainsi reprise appelle à son adaptation, sa transformation dans un contexte nouveau et projeté, donc ouvert. On retrouve ici les deux pôles conceptuels répétition/réduction comme deux catégories d'opérations. Il est plus délicat

¹¹ Même si ce n'est pas un cas général, comme le montrent les architectures de papier, les projets critiques ou les réflexions utopistes et radicales développées par de nombreux architectes au fil d'une longue tradition de l'histoire de l'architecture (cf. Le Filarète, Claude-Nicolas Ledoux, André Godin, Moïseï Ginzbourg, Claude Parent, Archizoom, Yona Friedman, Lebbeus Woods, François Roche, etc.).

¹² À l'image de l'échelle de modèle de l'architecturologie.

cependant de trouver un formalisme ayant quelque généralité pour décrire les opérations de réduction de réception. L'exemple du (2) suggère une opération de combinaison de plusieurs réceptions auparavant reprises : l'usage qu'est le patinage, l'atmosphère qu'est celle d'un concert dans un piano-bar, et l'expérience hygrométrique et la présence végétale d'une serre tropicale. Ces trois réceptions, qui peuvent indépendamment provenir de référents réels passés, observés ou connus via une culture, semblent avoir été combinées pour former une réception hybride sans référent existant. Mais quelle généralité possède une telle opération ? N'est-elle pas trop liée au cas particulier du (2) ? Les recherches effectuées jusqu'ici ne me permettent pas de trancher la question.

Une autre manière d'aborder la question est de revenir à la notion d'embrayage, c'est-à-dire du raccord de l'espace de « conception de la réception » à l'espace vrai. L'échelle, telle que définie par l'architecture, décrit magistralement l'embrayage de l'objet architectural dans sa dimension physique et spatiale : en attribuant des mesures à l'espace selon une pluralité d'échelles, l'architecte embraye son édifice sur le réel. Quel serait alors l'embrayage de la « conception de la réception » ? Quelles seraient les opérations de conception de la réception embrayantes et celles non embrayantes ? Parmi différentes pistes envisagées, une approche macro, par les raisonnements contrefactuels, peut être brièvement mentionnée. Un raisonnement contrefactuel procède par modification des antécédents dans une suite causale d'événements. Il est structuré par des phrases du type « si..., alors... » et est initié par des expressions conditionnelles du type « et si... » que l'on peut croire, avec quelques raisons, structurantes de la pensée du projet. La réception est en général liée à l'espace dans lequel elle se déroule¹³. Les interactions entre l'utilisation et la forme d'un espace constituent des enchaînements qui, lorsqu'ils sont compris comme causaux, s'offrent à des raisonnements contrefactuels. Une salle en rez-de-chaussée disposant d'un bar et d'un piano permet d'y faire des concerts d'un certain type, la perception de la musique stimule un certain type d'attention, l'atmosphère produite par l'espace peut faire ressurgir des souvenirs, renvoyer à des valeurs culturelles plus ou moins en accord avec le sujet qui les perçoit, s'il s'assoit il peut découvrir une baie vitrée lui ouvrant un point de vue surprenant qui l'attirera, si la vue ne lui plait pas, il peut se déplacer avec sa consommation à un endroit qui n'était pas prévu, pour jouir autrement de l'espace, le propriétaire pourra décider d'agrandir la baie vitrée, etc... La modification d'un antécédent de l'objet architectural ou de la réception dans cette séquence enclenche un raisonnement contrefactuel. Celui-ci peut porter sur l'antécédent-objet : modifier en pensée l'espace du piano-bar, par exemple en ajoutant une rampe de patin à roulettes qui le traverse. On pourra alors se demander comment la réception est modifiée et si cette modification est pertinente. À l'inverse, partant d'une réception souhaitée, telle une préfiguration, il sera possible travailler sur les antécédents, au niveau de l'objet ou de la réception, pour former une situation initiale apte à produire la réception préfigurée. Une forme d'embrayage peut être alors à l'œuvre dans les interactions qui tissent la réception avec l'objet dans lequel elle se produit. On peut y voir un auto-conditionnement au sens où le philosophe Gilbert Simondon parlait d'« un processus qui conditionne la naissance d'un milieu au lieu d'être conditionné par un milieu déjà donné », c'est-à-dire que « l'objet technique est donc la condition de lui-même comme condition d'existence de ce milieu¹⁴ ». Cet embrayage de la réception est indirect puisqu'il s'appuie sur l'objet architectural qui est sous l'emprise directe (ou plus directe) du concepteur. Il faut aussi noter qu'il dépend d'une pensée de la causalité des concepteurs qui lie les enchaînements entre objet et réception en vertu d'une représentation cognitive et non d'une causalité stricte. Cette pensée de la causalité n'a pas *eo ipso* de valeur absolue.

* * *

¹³ Isoler la réception comme il a été proposé ici est une fiction théorique, elle a pour but de permettre de mieux comprendre un système relationnel en identifiant ses termes, ne serait-ce que provisoirement.

¹⁴ Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 2012, p. 68.

L'idée de « conception de la réception » pose ainsi des questions épistémologiques : que signifie-t-elle, si elle signifie quelque chose ? Avec quelle théorie décrire un processus de « conception de la réception », s'il existe une théorie adaptée ? Comment retrouver une voie d'articulation entre les domaines de connaissances séparés que sont la conception et la réception, sans plaquer les acquis d'un domaine sur l'autre ? Comment décrire rationnellement la complexité de la conception architecturale, y compris dans ses explorations parfois fantasques, sans les éliminer au nom d'une réalité physicaliste, ni les hypostasier en vertu d'une focale cognitive ? ... Ces questions peuvent difficilement être tranchées à partir d'un a priori purement théorique qui essentialiserait des théories construites pour d'autres objets ou d'un empirisme sans concepts adaptés au traitement de la question. La théorie constructiviste de la modélisation permet en revanche de saisir le problème par les deux bouts, en s'intéressant à l'interaction entre Empirie et Épistémè et en traitant des modèles théoriques comme de constructions qui en même temps construisent notre intelligibilité des phénomènes, ici le phénomène de la conception architecturale. Construire des modèles est alors une voie qui s'ouvre pour travailler l'intelligibilité de la « conception de la réception » sans la postuler déjà transparente et connue ni la rejeter dans l'obscurité de l'inconnaissable.